

CRISES ET ENJEUX DU PASTORALISME AFRICAIN *CRISIS AND STAKES OF AFRICAN PASTORALISM*

par Emond Bernus (*) et Jean Boutrais (*)

RÉSUMÉ

Les sociétés pastorales vivent en symbiose avec le bétail et utilisent de façon mobile les ressources de leur milieu. Cette rationalité caractérise en particulier le pastoralisme sahélien, adapté aux variations constantes d'un milieu difficile. Si ce pastoralisme est entré en crise depuis la fin des années soixante, c'est par la conjonction de plusieurs facteurs négatifs : une politique d'équipement et d'assistance vétérinaire dont le succès a fragilisé les pâturages, une période de faibles pluviométries qui sont, finalement, normales en contexte sahélien. Confrontés à une situation de crise, les pasteurs ont réagi par la mobilité, en cherchant surtout une issue vers le sud. L'expansion du pastoralisme dans les zones de savane est un phénomène récent et de grande ampleur. Accentué par les sécheresses sahéliennes, il résulte également de longs processus moins spectaculaires : un grignotage des pâturages par les cultures, des recompositions au sein des sociétés pastorales, un assainissement écologique des savanes. À mesure qu'ils s'avancent vers le sud, les pasteurs découvrent des ressources dont l'alternance saisonnière est à l'inverse de celles du Sahel. Ils doivent gérer de nouveaux rapports à l'espace et inventer un autre pastoralisme. S'ils s'adaptent bien à ce nouveau contexte et reconstituent de beaux troupeaux, leur système pastoral reste fragile : difficultés pour instaurer des échanges avec les cultivateurs, précarité du statut foncier des nouveaux pâturages. Une autre solution à la crise du pastoralisme sahélien consiste à s'engager dans l'agriculture, de front avec l'élevage. En fait, l'agro-pastoralisme n'est pas une innovation ; des sociétés ont connu des alternances historiques entre l'économie agropastorale et la spécialisation dans le bétail. En même temps que d'anciens pasteurs se convertissent en agro-pasteurs, des cultivateurs s'intéressent de plus en plus à l'élevage. Mais cela ne veut pas dire que les systèmes de production s'uniformisent ni que les identités humaines s'estompent. Au contraire, des compétitions s'accroissent sur les espaces et les exclusions de pasteurs se généralisent. Est-ce à dire que le pastoralisme africain n'aurait plus d'avenir ? Nous ne le croyons pas.

Mots clés : Afrique occidentale, pastoralisme, système agropastoral, Afrique de l'Ouest, Afrique centrale, Sahel, sécheresse, pâturages, agriculteur, comportement, exode rural.

SUMMARY

Pastoral societies live in symbiosis with cattle and are mobile to perform the best use of natural resources. Specially, Sahelian pastoralism is a rational system, adapted to the continual variations of a difficult milieu. But this pastoralism is in a crisis since the end of the sixties because the success of the policy of equipment and veterinary assistance has enforced the pressure on the pastures and a sequence of very low rains has occurred, not so exceptional for a Sahelian climate. Facing the crisis, the pastoralists have migrated to find better conditions, mainly in the south of Sahel. The expansion of pastoralism in savanna areas is a new and large phenomenon. Accentuated by the Sahelian droughts, it is also the result of other but less spectacular processes : restriction of pasture lands because of farming, dissociation of groups in the pastoral societies, better ecological situation of the savannas for cattle. When they migrate into these savannas, the pastoralists find that the herding conditions are not the best during the rainy season as they are in Sahel. They must adopt new

(*) Géographes de l'ORSTOM, département MAA, 213 rue La Fayette, 75480 Paris Cedex 10.
C.R. Acad. Agric. Fr., 1994, 80, n° 8, pp. 105-119.

spatial relations and set up a new pastoralism. Most of them succeed to do so and possess large herds but their pastoral system remains unstable because of difficulties to exchange products with farmers and fragility of pasture land status. An other solution to the crisis of pastoralism is to develop farming activities at the same time as herding cattle. Agro-pastoralism is not really a new activity : during the past, some societies have already turned to and from pastoral specialization. As pastoralists begin to farm, farmers themselves are more interested in cattle. But the two systems of production do not become uniform nor the peoples' identities disappear. On the contrary, the spatial competitions are harder and the exclusions of pastoralists are generalized. Is it to say that African pastoralism has no future ? We don't think so.

Key words : pastoralism, agropastoral systems, West Africa, Central Africa, Sahel, drought, pastures, farmers, behaviour, rural urban migration.

Deux termes – éleveur et pasteur ou élevage et pastoralisme –, souvent utilisés comme des synonymes, sont cependant porteurs de valeurs différentes. Le premier se réfère aux techniques d'élevage des animaux domestiques, le second désigne le berger et son mode de vie ; c'est pourquoi on parle de sociétés pastorales pour désigner les sociétés vivant en symbiose avec leurs troupeaux et qui se déplacent pour utiliser, au cours des différentes saisons, toutes les niches de leur écosystème.

1. LE PASTORALISME SAHÉLIEN

Le pastoralisme sahélien pourrait être défini comme une utilisation rationnelle de parcours complémentaires. Dans une zone essentiellement consacrée à l'élevage, les troupeaux peuvent se déplacer sans l'obstacle de champs cultivés, sans le cloisonnement de l'espace par des villages, par des routes, sans la méfiance et souvent l'hostilité de paysans ou de citadins.

1.1. Un système de production adapté au milieu

En Afrique, l'élevage doit permettre à des troupeaux souvent nombreux, composés d'espèces variées, de trouver des pâturages et des ressources en eau à longueur d'année. Or, en zone sahélienne, s'il pleut chaque été, les pluies sont irrégulières dans le temps et dans l'espace et chaque année le potentiel fourrager et hydraulique est remis en cause. Ces ressources varient au cours de chaque cycle annuel. La saison des pluies apporte abondance ou pénurie jusqu'à son retour et l'année sera appelée "l'année de l'herbe épaisse" ou "l'année de la famine". La saison des pluies constitue la période faste, où de vertes prairies couvrent les plaines et les vallées, où les mares se remplissent, où les animaux revigorés donnent du lait à profusion: tout est joué au cours de ces mois estivaux. Petit à petit, l'herbe verte jaunit : elle devient un lest de faible valeur azotée pour les animaux et se couvre d'épines rendant la marche malaisée et douloureuse. Les mares restent pleines quelques semaines ou quelques mois, puis se vident, et il faut chercher l'eau dans les nappes

superficielles des puisards qui s'assèchent parfois à leur tour et dans les nappes des puits profonds ou des stations de pompage à remontée mécanique. Chaque année connaît ce passage progressif d'une abondance relative à une période de disette - le lait est rare - et aussi de fatigues pour les hommes comme pour les troupeaux - il faut tirer l'eau des entrailles de la terre - au cours d'une longue saison sèche, d'abord froide, puis de plus en plus chaude jusqu'aux premières menaces orageuses.

En simplifiant à l'extrême, on pourrait opposer, pour le fourrage comme pour l'eau, des ressources relativement stables à des ressources plus variables et discontinues. Les premières sont formées par les arbres fourragers et, dans une certaine mesure, par les herbes vivaces qui ne sont pas directement tributaires des pluies de l'année et, pour les ressources en eau, par les fleuves et par les lacs permanents comme par les nappes profondes. Les secondes sont faites des herbes annuelles ou des nappes superficielles rechargées chaque année.

Il apparaît donc que les éleveurs sahéliens jouent sur le balancement des saisons, sur l'alternance d'une brève saison des pluies et d'une longue saison sèche. Lorsque le Front intertropical apporte des vents humides et son cortège de tornades, les éleveurs quittent leurs quartiers d'hiver, vallées et puits autour desquels ils effectuent de très petits mouvements. Pendant un ou deux mois, ils se rendent avec leurs troupeaux vers des prairies éphémères, mais plus riches en protéines, au nord de l'isohyète 300 mm (13) ; ils y trouvent de l'eau à fleur de sol, des sources et des terres salées qui ont donné à cette nomadisation estivale le nom de "cure salée". Ils regagnent ensuite les parcours méridionaux où de nombreux arbres fourragers suppléent la paille par leurs feuilles - certaines sont toujours vertes - et surtout par leurs fruits.

Les pasteurs sahéliens font partie de civilisations qui ont mis au point des techniques d'une extrême richesse pour exploiter un milieu difficile. Grâce à leur intime connaissance de la nature, ils mettent à profit les ressources variables de leur écosystème au fil des saisons. Ils ont également établi des liens de solidarité entre les membres de leur société pour permettre à ceux d'entre eux qui ont perdu leurs animaux de survivre par des prêts de laitières ou de reconstituer des troupeaux par des génisses dont les naissances sont cédées aux emprunteurs.

1.2. La crise du pastoralisme sahélien

La crise qui se développe à partir de 1968 résulte de la conjugaison de plusieurs facteurs. Les programmes vétérinaires réussissent à juguler les épizooties: les bovins sont essentiellement concernés dans une politique qui cherche à développer la production de viande pour l'exportation alors que les sociétés pastorales pratiquent en général un élevage laitier d'auto-consommation ; les politiques d'hydraulique pastorale ouvrent à tous les éleveurs des ouvrages publics - puits profonds et stations de pompage - et apportent le désordre dans la gestion des parcours : ces ouvrages publics livrent une eau pure, gratuite, à la disposition de tous ; c'est dire que les premiers usagers perdent leurs "droits" sur les pâturages

environnants. Ces actions combinées entraînent la multiplication des troupeaux, en particulier de bovins. Ces succès attendus ne tiennent pas compte du retour inévitable des années de "vaches maigres" : les planificateurs oublient souvent que des années déficitaires sont "normales" dans le contexte d'un climat aride. On assiste en saison sèche à des concentrations excessives de troupeaux autour des points d'eau, ce qui oblige les animaux à chercher des pâturages de plus en plus éloignés de leur lieu d'abreuvement et ce qui provoque aux alentours des auréoles de dégradation végétale.

Après les années soixante – prolongement d'une période de pluviosité favorable –, les zones pastorales sahéliennes ont connu des projets d'aménagement: campagnes de forages, accompagnées d'une législation destinée à limiter la progression de l'agriculture sous pluie au nord de l'isohyète 350 mm de l'époque. Autrement dit, il s'agissait de confirmer la vocation pastorale de cette zone contre les empiètements de tous ceux qui cherchaient à défricher des parcours sans défense, car sans marques, le long d'un front pionnier conquérant.

Si les éleveurs ont conservé le souvenir des "sécheresses" de 1913 et de 1940, celle qui débute en 1968 et culmine en 1973 surprend tout le monde et oblige tous les responsables, politiques et techniques, à s'interroger sur le bien-fondé des politiques jusque-là mises en œuvre. On prend conscience du déséquilibre entre les potentialités fourragères et la charge des troupeaux et la priorité est mise sur la défense du couvert végétal et la lutte contre la désertification. Il s'agit de rendre responsables les éleveurs des parcours qu'ils exploitent; dans toute cette zone, du Sénégal au Tchad en passant par le Niger, on organise des groupements d'éleveurs qui apparaissent comme la clef de voûte des nouvelles politiques pastorales. De nombreux programmes sont alors mis en œuvre pour mailler l'espace pastoral par des associations contrôlant des points d'eau et des parcours avec, à un niveau supérieur, des coopératives pour gérer la reconstitution des troupeaux et les achats de produits vétérinaires, les aliments du bétail, etc.. Cette organisation se mit en place avec des succès et des échecs, certaines associations n'existant que sur le papier pour profiter des facilités accordées, alors que d'autres se développaient sous la direction de jeunes éleveurs qui trouvaient dans ces actions la possibilité de prendre des responsabilités jusque-là aux mains d'une gérance incontournable.

Une nouvelle "sécheresse", de 1983 à 1985, atteint des paroxysmes encore inconnus – 4 mm à Agadez en 1984 (normale 1951-80: 147 mm), et le fleuve Niger sans écoulement à Niamey en juin 1985 – et provoqua l'interruption de beaucoup de projets. La zone pastorale se révélant incapable de fournir les pâturages suffisants à des troupeaux qui s'étaient rapidement reconstitués, les gouvernements organisèrent la migration des éleveurs et de leurs troupeaux vers les zones agricoles méridionales. Ils mirent en place des périmètres de cultures irriguées dites de "contre-saison", dans tous les bas-fonds, pour occuper, fixer et regrouper les nomades sans ressources et faciliter la distribution des vivres.

Dès lors, on assista à un nouvel exode, à une nouvelle destruction des troupeaux, à un nouveau regroupement de pasteurs démunis autour des

villes. Sans animaux, ces nomades avaient perdu la mobilité qui est la réponse première à ces risques; appauvris et souvent dispersés, il leur était difficile de faire jouer leurs solidarités traditionnelles.

1.3. La mobilité comme réponse à la crise

Les agressions multiples, dont ont été victimes les éleveurs sahéliens, les ont souvent empêchés de mettre au point des stratégies défensives qui, depuis des siècles, leur permettaient de résister, de plier provisoirement, avant de revenir à l'état antérieur, c'est-à-dire de reconstituer leurs troupeaux et de les reconduire sur des parcours anciens ou nouvellement conquis. La mobilité a toujours constitué la meilleure défense des pasteurs devant les difficultés de tout ordre : exigences d'un État autoritaire et centralisateur, disparition provisoire du potentiel fourrager de leurs parcours habituels ou encore révolte et insécurité. Si de nombreux équilibres ont été rompus, provoquant un abandon des parcours exclusivement pastoraux vers des zones plus humides, il faut signaler un mouvement inverse. Depuis environ un demi-siècle, les pasteurs peuls vivant en zone agricole soudanienne ont été confrontés à l'accroissement démographique des populations paysannes, au développement des cultures commerciales et vivrières, à la réduction ou à la disparition des jachères: privés de leurs pâturages en zone agricole, ils se sont avancés vers le nord par bonds, transférant successivement leurs parcours de saison sèche sur ceux d'"hivernage" et arrivant parfois aux portes du Sahara.

2. ESSOR ET LIMITES DU PASTORALISME EN SAVANES

Aux turbulences naturelles et humaines, qui ont récemment affecté le pastoralisme sahélien, s'ajoute un déploiement de cette activité vers des zones qui ne la connaissaient pas. Plutôt que de s'adapter à des ressources fourragères qui s'amenuisent, tout se passe comme si des pasteurs adoptaient la solution de la dérobade pour préserver des augmentations de bétail et maintenir des techniques d'élevage extensif, en recherchant de nouveaux pâturages. En ce sens, l'extension du pastoralisme dans les savanes serait une conséquence de l'augmentation des effectifs du cheptel sahélien mais, surtout, des difficultés à conserver sur place ces effectifs. Le déplacement de troupeaux vers les savanes correspond-il à un simple transfert et élargissement du pastoralisme sahélien et offre-t-il une solution durable à ses difficultés actuelles ?

2.1. Un phénomène récent et de grande ampleur

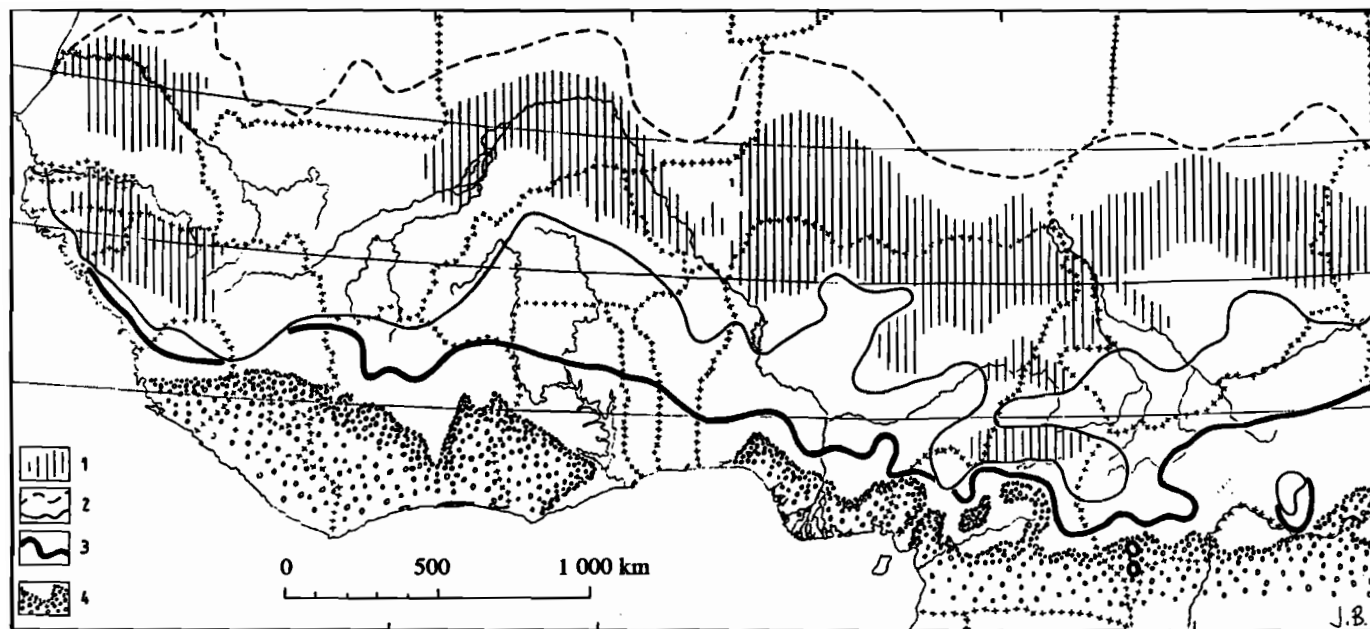
Au dix-neuvième siècle, le grand élevage bovin restait cantonné dans une zone sud-sahélienne relativement étroite (moins de 500 km du nord au sud) et cloisonnée en aires qui correspondaient à autant de races. Cette disposition zonale reflétait des contraintes naturelles: pâturages insuffisants au nord sahélo-saharien, infestation en mouches tsé-tsé qui

transmettent la trypanosomiase bovine en savanes. La présence de races taurines résistantes à cette maladie n'élargissait la zone d'élevage que dans quelques régions (Fouta Djalon). Pourtant, les contraintes d'environnement ne rendent pas compte des discontinuités qui isolaient les grandes régions d'élevage. Cette répartition exprimait l'identité du peuplement. En Afrique de l'ouest, la géographie du grand élevage bovin reflétait la répartition des Peuls. Ce sont eux "les véritables pasteurs" qui "surent, en une dizaine de siècles, produire un immense troupeau" (7).

À partir des anciennes régions d'élevage bovin, l'accroissement des effectifs au milieu de ce siècle s'est traduit par un élargissement des espaces pastoraux à la fois vers le nord et vers le sud. Entre ces deux franges, l'expansion est d'abord plus franche vers le nord, jusqu'à la fin des années soixante. À partir des années soixante-dix, la dynamique spatiale du pastoralisme change de direction. Stoppée net vers le nord par une série d'années sèches, elle prend une grande ampleur vers les savanes soudanaises et même guinéennes. Une limite schématique du pastoralisme en 1990 (figure 1) illustre des avancées très inégales : de 500 km à moins de 100. Ces différences de progression ne sont pas toujours en rapport avec l'extension en latitude des savanes soudano-guinéennes. Elles dépendent également de l'accueil des populations locales, soit amical (Yoruba du Nigeria, Gbaya de Centrafrique), soit carrément hostile (Lobi de Côte-d'Ivoire, Tiv du Nigeria, Bamiléké du Cameroun). La nouvelle zone pastorale s'étend parfois jusqu'aux lisières des forêts denses qui opposent une limite apparemment infranchissable. Toutefois, des pasteurs explorent des clairières et s'installent jusqu'à une centaine de kilomètres de la limite forestière principale (Centrafrique). Au fur et à mesure qu'ils allongent leurs parcours vers le sud, les pasteurs s'adaptent à des milieux naturels nouveaux. Mais il leur suffit parfois d'avancer de quelques dizaines de kilomètres pour connaître des changements aussi radicaux, par exemple entre les pentes du Fouta Djalon et des pâturages dans la mangrove du littoral (Guinée).

Il est habituel de relier l'expansion du pastoralisme dans les savanes aux sécheresses récentes du Sahel qui ont surtout affecté les éleveurs de bovins. Certes, ces crises ont déclenché des fuites spectaculaires, mais souvent de courtes durées et compensées par des retours dès que les conditions sont redevenues plus clémentes. Une autre cause de mise en mouvement, moins brutale mais tout aussi efficace, tient à l'extension des cultures aux dépens des pâturages sahéliens. Certes, l'emprise agricole est également très forte en zone soudanienne mais, au-delà de ces paysanneries denses, les pasteurs découvrent des savanes faiblement peuplées. Une bande de savanes, dénommée *Middle Belt* au Nigeria, prend en écharpe le sous-continent, de la Côte-d'Ivoire à la Centrafrique. Cette zone relativement vide, pour des raisons controversées, accueille les troupeaux expulsés par les cultures, aussi bien du plateau mossi que du Nord-Nigeria.

Une autre dynamique d'expansion spatiale relève des rapports socio-politiques au sein des anciennes régions d'élevage. Celles-ci correspondaient à des formations étatiques qui fonctionnaient, pour une part, grâce aux prélèvements effectués sur les éleveurs en contrepartie d'une garantie de sécurité. À l'époque coloniale, cette protection devenant symbo-



légende ; 1 : anciennes régions de grand élevage bovin, 2 : limites nord et sud du pastoralisme bovin dans les années 60, 3 : limite sud du pastoralisme en 1990, 4 : zones forestières.

Figure 1 : Évolution des espaces pastoraux en Afrique de l'Ouest et du Centre.
 Figure 1 : The evolution of pastoral areas in West Africa and Central Africa

lique, les éleveurs aspirent à échapper aux ponctions des chefs coutumiers en sortant de leurs territoires. Plus tard, la même logique de "libération pastorale" joue à l'encontre des régions d'élevage où l'administration a institué une taxe sur le bétail. Dès lors, les régions sans régime de taxation, parce que sans tradition d'élevage, deviennent attractives. La volonté d'échapper aux différentes formes d'imposition du bétail entretient une dynamique centrifuge, au bénéfice d'espaces périphériques. Enfin, l'affranchissement des esclaves déstabilise certaines sociétés pastorales qui perdent une main-d'œuvre et une production agricole gratuites. Cette amputation les amène à recentrer leur économie familiale sur l'élevage. Les migrations pastorales vers les savanes entérinent alors une scission entre l'ancienne classe servile, restée sur place, et leurs maîtres en quête de meilleures conditions d'élevage.

L'attrait des pâturages de savanes, entretenu par une longue saison des pluies, est un élément décisif de migrations vers le sud. Mais l'avantage reste virtuel tant que les glossines continuent à provoquer de lourdes pertes en bétail. De façon étonnante, cela ne semble plus le cas, bien que la situation sanitaire soit variable selon les secteurs et les années. D'une façon générale, les spécialistes admettent que, depuis les années soixante-dix, l'infestation des savanes en glossines s'est atténuée. Les sécheresses, catastrophiques pour l'élevage au Sahel, auraient eu des effets bénéfiques en savanes, en asséchant des cours d'eau et en éclaircissant la végétation. Les déboisements des cultivateurs complèteraient cette action d'assainissement. Parmi les cultures pratiquées en zone soudanienne, celle du cotonnier entraînerait des conséquences écologiques particulièrement favorables pour l'élevage bovin. Les traitements phytosanitaires, appliqués en saison des pluies, n'auraient pas seulement des effets sur les parasites ciblés, mais également sur d'autres insectes, dont les mouches tsé-tsé. Toutes ces connections restent des hypothèses, mais les grandes aires cotonnières au Burkina Faso, en Côte-d'Ivoire comme en Centrafrique, sont devenues des régions d'installation de pasteurs peuls.

Si l'expansion du pastoralisme en savanes est antérieure aux sécheresses des années soixante-dix, cet épisode climatique l'a brutalement accentuée. Pourtant, ce n'est pas un phénomène passager, un simple repli temporaire du pastoralisme sahélien.

2.2. Un autre pastoralisme

En abordant les savanes, les éleveurs découvrent un milieu différent qui implique de nouvelles techniques d'élevage. Ce qui impressionne d'abord les pasteurs, c'est l'abondance des pâturages, la haute taille et le volume des graminées. Alors qu'au Sahel, la biomasse herbacée est inférieure à 800 kg/ha, la moyenne en savanes varie entre 1 et 1,5 tonne. Toutefois, l'exubérance de la végétation herbacée ne doit pas faire illusion. Dès le début de la saison sèche, les grandes herbes deviennent des pailles dures qui ne sont plus appréciées. Les feux embrasent une biomasse importante mais, de toute façon, refusée par la plupart des bovins. La teneur en azote des herbes (indicateur de leur qualité fourragère) est

inférieure à celle des pâturages sahéliens, sauf durant une courte période, en juin et juillet (6). Cette médiocrité des pâturages de savanes correspond à l'observation des pasteurs selon laquelle leurs animaux se gavent d'herbe, mais prennent peu de poids.

Le cycle saisonnier de l'élevage, alternance de périodes d'engraissement et d'amaigrissement des animaux, n'est pas le même en savanes et au Sahel. Dans les steppes sahéliennes, il se cale sur la succession : courte saison des pluies et longue saison sèche. En savanes, les pertes de poids surviennent dès la fin de la saison des pluies et au début de la saison sèche (août-décembre). Ensuite, les animaux prennent du poids en pleine saison sèche jusqu'au début des pluies, de février à juin (9). Plus les pasteurs s'avancent dans les savanes, plus le cycle saisonnier des animaux est décalé par rapport au modèle sahélien.

En savanes, tout se passe comme si la valeur fourragère des graminées évoluait de façon inverse à leur biomasse (qualité excellente des jeunes repousses de saison sèche et de début de saison des pluies, pauvreté nutritive des grandes herbes). Mais l'état du bétail enregistre également les cycles des parasites, qu'il s'agisse d'insectes piqueurs ou de parasites intestinaux. Ceux-ci prolifèrent en fin de saison des pluies, tandis que l'infestation en tiques atteint rapidement un pic dès le début des pluies. Quant au risque glossinaire, il se concentre également en saison des pluies. Finalement, cette saison cumule toutes sortes d'agressions pathogènes contre les animaux dont l'état ne résulte pas seulement de l'alimentation comme au Sahel. Dans les savanes les plus méridionales, la saison sèche devient la bonne période pastorale, parce que la plus salubre.

L'état des animaux ne dépend pas seulement de l'environnement, mais également des conduites des troupeaux : durée quotidienne de pâture, choix des pâturages, risques de contact entre les bovins et les insectes piqueurs. L'amaigrissement est très net en fin de saison des pluies dans les troupeaux de villageois qui, occupés à d'autres tâches, réduisent le temps de sortie des animaux. Dans des savanes qui présentent souvent une marqueterie de pâturages, les différences d'état des animaux renvoient à l'inégale compétence des bergers. Les uns amènent les troupeaux sur des pâturages riches, même s'ils sont éloignés ; les autres ne poussent pas leurs animaux vers ces pâturages, soit par négligence, soit par ignorance de l'importance de la conduite du troupeau.

En savanes, la recherche des meilleurs pâturages interfère avec un risque de contact avec les glossines. Les bonnes herbes se localisent en bas de versants et en fonds de vallées, à proximité de galeries forestières où justement les glossines se concentrent, même en saison sèche. Le gardiennage consiste à réduire les incursions des troupeaux dans ces bas-fonds et à les faire remonter les pentes, à écourter le stationnement aux points d'abreuvement très exposés aux glossines. De même, les campements d'éleveurs et les aires de repos des animaux sont établis le plus loin possible des galeries forestières, en haut d'interfluves. Les pratiques pastorales en savanes résultent d'un compromis entre la valorisation de bons pâturages et la prise en compte des risques sanitaires.

Finalement, les pasteurs n'entretiennent plus les mêmes rapports avec l'espace qu'au Sahel. L'abondance et la régularité de la production fourragère n'exigent pas de recourir à une grande mobilité. Cependant, cela ne veut pas dire que la sédentarité soit la situation idéale. La préférence des animaux pour les jeunes herbes, le risque de prolifération des tiques et de parasites intestinaux sur les vieilles aires de repos imposent des déplacements de faible ampleur, mais répétés : une sorte de "mini-nomadisme" que des observateurs peu avertis interprètent comme un gaspillage de ressources.

2.3. Réussite de l'élevage, précarité du système pastoral

Si le pastoralisme se développe en savanes, c'est qu'il se traduit souvent par de bons résultats sur le plan zootechnique. Placés dans le même contexte que des éleveurs villageois, les pasteurs peuls obtiennent de meilleurs résultats, ce qui se mesure par de bons gains moyens quotidiens en poids des animaux. Dès lors, leurs troupeaux s'agrandissent plus vite. Au terme de quelques années, les pasteurs en savanes se trouvent à la tête de grands troupeaux, par rapport à ceux du Sahel, même avant les sécheresses. Alors que les troupeaux des Peuls du Niger comptaient surtout entre 50 et 75 bovins dans les années soixante (8), ceux des Peuls du nord de la Côte-d'Ivoire atteignent 180 têtes en 1980 (2). En Centrafrique, les éleveurs peuls dits "familiaux" détiennent également entre 100 et 200 bovins au début des années quatre-vingt. Le transfert pastoral vers les savanes s'accompagne d'un enrichissement incontestable. Désormais, les beaux troupeaux de bovins et les élevages prospères se rencontrent davantage en savanes qu'au Sahel.

Cependant, ce constat positif concerne plus les bovins que les petits ruminants. Les effectifs d'ovins se réduisent dans les troupeaux, par suite de fourrages trop grossiers et d'un parasitisme élevé. L'élevage en savanes se spécialise dans une catégorie de bétail ; il devient plus fragile.

À la réussite en production d'animaux s'opposent les difficultés de l'économie pastorale. Celle-ci fonctionne en partie sur l'autoconsommation, mais surtout par des échanges. Les ventes et trocs de produits laitiers, auxquels les femmes peules portent tant d'intérêt, deviennent difficiles auprès des populations en savanes. D'une part, des cultivateurs manquent de surplus vivriers à échanger et, d'autre part, ils ne sont pas habitués à consommer du lait. Qu'il s'agisse d'une donnée culturelle ou d'une impossibilité physiologique à digérer le lait, le contact avec des non-buveurs de lait réduit l'intérêt économique du pastoralisme. Quant aux difficultés de ventes du bétail, elles relèvent moins des rapports avec les populations locales que de l'absence de réseau commercial bien constitué dans les nouvelles régions d'élevage.

Un élément important de précarité du pastoralisme en savanes tient au statut foncier des pâturages. Les pasteurs, en tant que nouveaux venus, ne disposent d'aucun droit sur le sol. Les populations locales détiennent, souvent à titre communautaire, les pâturages qui correspon-

dent parfois à des jachères. Des conflits éclatent quand les pasteurs "jouent" sur la durée pour transformer en droit d'usage un simple permis de pâture ou lorsque des cultivateurs décident de remettre en culture de vieilles jachères. Cette précarité foncière paralyse toute tentative d'intensification de l'élevage par l'amélioration des pâturages. L'organisation des pasteurs en groupements ou la délimitation de secteurs prioritaires pour l'élevage se heurte partout à des résistances locales dès qu'elle implique une forme d'appropriation de l'espace.

Cette précarité de l'activité pastorale se prolonge dans le statut des pasteurs eux-mêmes. Le plus souvent, ils restent une minorité vivant à part, mal intégrée ou à peine admise : des "étrangers". Certes, les Peuls savent vivre, depuis longtemps, cette identité différente et, même, ils la revendiquent. Mais elle obère l'avenir du pastoralisme en savanes.

3. DU PASTORALISME À L'AGRO-PASTORALISME

Les pasteurs "purs" (ceux qui n'ont jamais cultivé et qui se promettent de ne jamais le faire) deviennent de plus en plus rares. De façon occasionnelle ou plus durable, la plupart mènent de front élevage et agriculture, dans des proportions variables. Ce n'est pas une situation nouvelle, mais elle se généralise et, pour beaucoup d'experts, elle offre la seule alternative viable aux difficultés actuelles du pastoralisme.

3.1. La trame historique

L'agro-pastoralisme est un système de production et un type d'économie familiale qui peut résulter de deux évolutions convergentes à partir de pôles opposés: des pasteurs qui s'adjoignent une activité agricole ou des cultivateurs qui achètent des animaux et acquièrent des compétences pour s'en occuper. A. **Bonfiglioli** (5) a dressé une typologie des formes d'agro-pastoralisme au Sahel, à partir de ces deux origines, en montrant les étapes possibles d'adoption d'un modèle commun aux anciens pasteurs et cultivateurs. En fait, l'auteur admet que l'évolution des uns et des autres ne suit pas un schéma progressif ou linéaire. Dans une perspective historique, les pasteurs sont passés par des phases d'agro-pastoralisme, puis de retours à leur spécialisation.

Chaque groupe peut restituer un passé récent marqué par ces va-et-vient, sans que les passages soient toujours synchrones d'un groupe à l'autre. Des pasteurs peuls ont connu dans leur vie jusqu'à deux ou trois périodes d'activité agricole, suivies de réinsertion progressive dans le monde pastoral. Historiquement, l'adoption de l'agro-pastoralisme s'inscrit dans deux contextes opposés : solution de survie à la suite d'un appauvrissement brutal en cheptel, mais, tout aussi bien, situation de domination politique entraînant un désintérêt à l'égard du bétail.

Au-delà d'histoires divergentes, les sociétés pastorales ont connu trois phases historiques. Au dix-neuvième siècle et encore au début de la période coloniale, les pasteurs participent à des pouvoirs dominants et à des sociétés esclavagistes (Maures, Touaregs, Foulbé). D'un point de vue économique, ils deviennent plus ou moins agro-pasteurs, en complétant leur élevage par des récoltes prélevées sur des cultivateurs asservis. Agro-pastoralisme de dominants dans une société divisée entre libres et non libres. Agro-pastoralisme incomplet car, si les pasteurs accaparent une portion de la production agricole, l'élevage n'est pas vraiment intégré à l'agriculture : dans ce système, les flux ne s'orientent que dans un seul sens. Certes, toutes les populations pastorales ne participent pas au même degré à cette logique de domination et d'extorsion. Parmi les Peuls, les "populations libertaires" (1) de Poullis bergers au Fouta Djallon ou de Mbororo en Adamaoua refusent "la violence des États". À l'inverse, d'autres Peuls s'y engagent complètement et, constituant une aristocratie urbaine, finissent par se détacher de l'élevage, leur activité ancestrale. Dans l'ensemble, même si les nomades participent moins que les sédentaires à cet agro-pastoralisme de domination, ils en tirent profit dans leurs relations avec les cultivateurs.

L'agro-pastoralisme inégalitaire se défait à l'époque coloniale, par suite de l'affranchissement des populations serviles. En fait, il ne disparaît pas complètement, les liens de dépendance économique montrant plus d'inertie que le changement statutaire des personnes. D'un autre côté, les sociétés coloniales ne tiennent pas à brusquer les remises en cause de l'ordre ancien car, tout en étant inégalitaire, il insérait les cultivateurs au sein de réseaux de protection. L'effritement de ces liens libère une population flottante de personnes sans port d'attache. Au fur et à mesure que les unités agro-pastorales se défont, d'anciens maîtres redeviennent pasteurs et récupèrent une sorte de "liberté géographique". En effet, le contrôle de populations agricoles les retenait au sein d'espaces restreints, parfois au détriment de leurs intérêts pastoraux. Désormais, seuls ceux-ci comptent dans les rapports à l'espace. Il en résulte une plus grande mobilité, parfois l'adoption du nomadisme. Une série de scissions interviennent entre les pasteurs et l'ancienne classe servile, mais aussi entre les anciens maîtres, les uns restant en corésidence avec leurs ex-cultivateurs, les autres redevenant mobiles avec le bétail. La période du début du siècle jusqu'aux années soixante figure comme un "âge d'or" du pastoralisme. Le retour de Peuls au pastoralisme et à la vie nomade est si complet qu'il fait illusion. Des administrateurs interprètent l'arrivée de Mbororo au Cameroun comme celle de pasteurs par excellence, alors qu'au début du siècle, ils étaient agro-éleveurs avec "leurs gens", au Nord-Nigeria. Cette repastoralisation génère une grande dynamique d'extension des parcours. Conséquence d'une perte de prééminence politique, le retour au pastoralisme est aussi favorisé par un contexte économique favorable aux produits d'élevage par rapport aux céréales.

C'est le renversement des termes de l'échange entre pasteurs et cultivateurs qui, dans un contexte de crise générale du pastoralisme, amorce la troisième phase : celle d'un nouvel agro-pastoralisme. Ce nouveau système dualiste diffère de l'ancien sur de nombreux points : innovation agri-

cole au sein des unités familiales et non par agrégation de familles extérieures, contexte social égalitaire entre anciens cultivateurs et pasteurs, intégration plus poussée de l'élevage à la production agricole. Dans cette tendance actuelle à la diversification des activités, les migrations lointaines vers les savanes ressemblent à des réactions de refus et de sauvegarde du pastoralisme. Seulement, une fois installés en savanes, les pasteurs doivent se rendre à l'évidence : leur système pastoral ne fonctionne plus assez bien pour maintenir une spécialisation.

3.2. Vers une uniformisation des systèmes de production ?

Avec la généralisation de l'agro-pastoralisme, tout se passe comme si les pasteurs adoptaient, avec retard, la même évolution que les anciens serviteurs. Dès lors, les identités ethniques ne se doubleraient plus de spécialisations économiques, les groupes humains se situant dans un continuum agro-pastoral. En fait, des comportements originaux continuent de s'affirmer et des revendications identitaires semblent même s'exacerber. Dans la mise au point des éléments d'un système agro-pastoral, l'initiative ne vient pas toujours de la population supposée la plus compétente. Par exemple, le dressage des bœufs pour la culture attelée est moins le fait d'anciens pasteurs que de cultivateurs devenus propriétaires d'animaux. À l'inverse, des Peuls sédentarisés furent les premiers à valoriser les déjections d'animaux pour fumer des champs et inventer une agriculture relativement intensive (2).

Les liaisons entre agriculture et élevage ne fonctionnent pas de la même façon chez les anciens pasteurs et les cultivateurs. Certes, tous réinvestissent de préférence dans le bétail leurs revenus agricoles. Mais les anciens pasteurs recourent à une main-d'œuvre salariée pour cultiver et la rémunèrent par la vente d'animaux. Aussi, leur cheptel a-t-il tendance à diminuer, tandis que celui des villageois augmente.

Si d'anciens pasteurs se mettent à cultiver, leurs exploitations restent plus petites que celles des cultivateurs et leurs résultats agricoles moins bons. La production agricole ne suffisant pas toujours à couvrir les besoins familiaux, elle se prolonge par des activités de cueillette ou l'achat de céréales. Les faibles performances agricoles des anciens pasteurs s'expliquent par des travaux mal conduits mais, également, par les sols auxquels ils ont accès. En zone sahélienne, les bas-fonds deviennent l'enjeu de vives compétitions foncières tandis qu'en savanes, les anciens pasteurs se voient écartés des meilleurs sols. Au fur et à mesure que l'agro-pastoralisme se développe, les conflits se durcissent.

Plus les groupes humains étaient spécialisés dans une activité, plus ils entretenaient des échanges actifs. Au contraire, l'adoption de l'agro-pastoralisme au sein de chaque unité familiale renforce son autonomie et limite ses besoins d'échanges. Les populations voisines se livrent une compétition pour accéder, chacune de son côté, à de bons sols agricoles et à de bons pâturages. Un tel contexte conflictuel ravive les affirmations d'identité ethnique. Du point de vue culturel, c'est le contraire d'un processus d'uniformisation.

3.3. Agro-pastoralisme de complémentarité ou d'exclusion ?

Pendant longtemps, l'agro-pastoralisme a été connu comme la cohabitation, dans une même zone, de pasteurs et de paysans. Les premiers apportaient aux champs la fumure de leurs troupeaux et aux animaux des sédentaires la compétence de leurs bergers ; ils trouvaient sur place des céréales en récompense de leurs services.

Aujourd'hui, les pasteurs sont souvent considérés comme de dangereux voisins dont les troupeaux constituent une menace permanente pour les récoltes. La cohabitation se transforme souvent en affrontements meurtriers: les pasteurs deviennent alors des adversaires beaucoup plus que des partenaires (11). Cet antagonisme est accentué par les troubles qui secouent toute la zone sahéenne et donnent aux pasteurs l'image de marginaux qui refusent de s'intégrer dans un État moderne. Les techniques nomades d'élevage sont considérées, même en zone purement pastorale, comme étant archaïques et ne contribuant pas à une économie moderne.

Le Sahel, après avoir connu des sécheresses récurrentes, s'est peu à peu installé dans l'insécurité. Depuis de longues années, le Tchad septentrional a connu une révolte contre le gouvernement du sud. Les rives du fleuve Sénégal ont vu récemment s'opposer les Maures aux Peuls et aux paysans de la vallée. Et puis le pays touareg s'est embrasé au Mali et au Niger : une guerre s'est installée et a provoqué la destruction de troupeaux et un nouvel exode tous azimuts. De nombreuses familles de Touaregs nigériens ou maliens ont pris la route de l'Algérie où des communautés se sont installées à Tamanrasset et dans bien d'autres lieux, particulièrement en Mauritanie où les réfugiés sont regroupés dans des camps. D'autres familles ont pris la route du Burkina Faso, alors que de grandes villes comme Abidjan abritent aussi des réfugiés.

Depuis longtemps, des pasteurs ont migré à la recherche de travail en Algérie et en Libye ; ils ont frayé la route à l'exode de familles entières à la suite des sécheresses et récemment des répressions.

CONCLUSION

Sécheresses et guerres ont considérablement modifié l'élevage sahéen. Si les programmes mis en œuvre ont été interrompus, des financements internationaux sont prêts à s'investir pour relancer l'élevage et remodeler des associations d'éleveurs. En attendant, l'évolution de la zone sahéenne s'est poursuivie en dépit des lois mises en place pour la protéger. L'agriculture ne cesse de se développer aux dépens des parcours pastoraux et les limites fixées vers les années soixante sont partout oubliées. On arrive au paradoxe qu'en dépit des déficits pluviométriques, les champs dunaires de cultures "sous pluie" ne cessent de progresser vers le nord, de même que les cultures irriguées de "bas-fonds" (12). C'est dire que la pression sur la végétation s'accroît sans contrôle sous la double action des éleveurs et des agriculteurs.

Les conditions de l'exploitation de cette zone ont changé et de nombreux pasteurs ont dû diversifier leurs sources de revenus en pratiquant, en plus de l'élevage, l'agriculture, parfois le commerce. Enfin, beaucoup d'éleveurs, qui ont perdu leurs troupeaux, gardent aujourd'hui les animaux d'autres éleveurs, de commerçants, de fonctionnaires ou de citoyens aisés. C'est, pour certains, Peuls en particulier, le seul moyen de rester dans la zone pastorale avec l'espoir de reconstituer un troupeau personnel disparu. En attendant, chacun sait qu'on ne garde pas avec le même soin des animaux qui ne sont pas à vous.

Depuis quelques décennies, les crises du pastoralisme africain ne sont plus simplement d'ordre climatique ou technique ; elles deviennent sociales et politiques, à tel point que l'avenir de cette activité semble condamné. La seule forme viable d'élevage impliquerait une association avec l'agriculture, les deux étant engagés dans un processus d'intensification. Pourtant, des auteurs ont déjà mis en évidence les faiblesses de ce modèle technique agro-pastoral (10). Les prévisions annonçant la fin du pastoralisme africain ne datent pas d'aujourd'hui. Malgré tous ces pronostics, des pasteurs restent attachés à leur spécificité dans les zones arides. Aucun programme n'a proposé une utilisation nouvelle de ces milieux et les pasteurs en restent les meilleurs connaisseurs. De plus, des noyaux de pastoralisme se développent là où on ne les attendait pas.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) BENOIT M., 1988. - "Les Bowébé du Kantoora (Sénégal); à propos de l'état pastoral". Cah. Sc. hum. ORSTOM, 24, 3, 379-388.
- (2) BERNARDET PH., 1984. - Association agriculture-élevage en Afrique; les Peuls semi-transhumants de Côte d'Ivoire. Paris, L'Harmattan, 235 p..
- (3) BERNUS E. et POUILLON F. (éd. scient.), 1990. - Sociétés pastorales et développement. Paris, Cah. Sc. hum. ORSTOM, 26, 1-2, 287 p..
- (4) BERNUS E., 1990. - "Le nomadisme pastoral en question". Paris, Études Rurales, n° 120, 41-52.
- (5) BONFIGLIOLI A., 1990. - "Pastoralisme, agro-pastoralisme et retour: itinéraires sahéliens". In Sociétés pastorales et développement, Paris, Cah. Sc. hum., ORSTOM, 26, 1-2, 255-266.
- (6) BREMAN H. et DE RIDDER N., 1991. - Manuel sur les pâturages des pays sahéliens, ACCT-CTA-Karhala, 485 p..
- (7) DOUTRESSOULLE G., 1947. - L'élevage en Afrique occidentale française, Paris, Larose, 298 p..
- (8) F.A.O., 1977. - Les systèmes pastoraux sahéliens, 389 p. multigr..
- (9) LANDAIS E., 1983. - Analyse des systèmes d'élevage bovin sédentaire du nord de la Côte d'Ivoire, IEMVT, Maisons-Alfort, 2 vol., 759 p..
- (10) LANDAIS E. et LHOSTE Ph., 1990. - "L'association agriculture élevage en Afrique intertropicale", in Sociétés pastorales et développement, Paris, Cah. Sc. hum., ORSTOM, 26, 1-2, 217-235.
- (11) MARTY A., 1993. - "La gestion des terroirs et les éleveurs: un outil d'exclusion ou de négociation", in Revue Tiers-Monde, Paris, PUF, T.XXXIV, n° 134, 327-344.
- (12) MOREL A. et MOUSSA A., 1987. - "L'évolution de la limite des cultures sous pluie dans le Sahel nigérien. L'exemple du canton de Tanout". In Crise agricole et crise alimentaire dans les pays tropicaux. Journées de géographie tropicale, Bordeaux, CEGET, Éditions du CNRS, 205-215.
- (13) PENNING F.W.T. et DJITEYE M.A., 1982. - La productivité des pâturages sahéliens. Une étude des sols, des végétations et de l'exploitation de cette ressource naturelle, Wageningen, Center for agricultural publishing and documentation, 525 p..